

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue DROUOT

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Nous sommes dans une pénurie complète de nouveautés. Costumes, robes de casino, de dîner, ne sont que les redites des dernières modes et si l'habitude des voyages n'était pas venue donner à nos couturières un autre genre de coquetterie à exploiter, il nous faudrait, pour quelques semaines au moins, suspendre notre Courrier des modes. On ne parle donc que costume de voyage : il le faut confortable, voire même très élégant ; et les mantos qui remplacent le prosaïque cache-poussière sont d'une coquetterie exagérée, ce me semble, vu la quantité de dentelle dont elles sont toutes ornées.

Nous vous avons dit que la mante de voyage en surah écri est d'un goût parfait, mais elle a été dépassée en élégance par la mante en surah crème toute froncée au dos ; les fronces se terminent en pointe plus bas que la taille où se trouve piqué un énorme nœud en moire. De longues cordes en soie assortie, nouées à distances négaies par un nœud gordien, retiennent la ruche de dentelle de l'encolure, descendent devant de chaque côté, et sous la poitrine se nouent pour maintenir la mante.

Rien de plus coquet, mais aussi rien de moins pratique, et toutes ces dentelles nous paraissent bien fragiles pour résister aux petits accidents du voyage. Des élégantes ont imaginé de faire avec leur cache-

mire de l'Inde long ou carré une sorte de mante dont l'encolure réduite par de larges plis plats n'a qu'une grosse cordelière et un ruché Médis en dentelle du Languedoc. Les plis s'ouvrent progressivement vers la taille et sont ornements de glands, de motifs en passementerie ; de la taille, derrière, partent deux belles cordelières à glands qui se nouent de côté en genre châtelaine par de longues boucles.

On ne peut se faire idée de tous les essais qu'il a fallu faire pour organiser ce vêtement sans couper le châle, si ce n'est du côté où il est fendu pour passer le bras ; la manche, appelée *menotte*, montée à cette fente, est en dentelle cachemire, plusieurs rangs froncés sur un dessous de soie grenat. On nous a montré ce nouveau genre de pardessus de voyage et, en toute vérité, nous nous sommes montrée partisan de cette très belle *enveloppe*, mais — n'y a-t-il pas souvent un mais après une admiration, — nous n'avons pu retenir cette critique que le châle de l'Inde nous paraissait bien chaud pour le moment, à moins que l'on ne s'embarquât pour la Laponie ou le pays des Patagons ; pour les Pyrénées, le Mont-Dore ou les Alpes, on n'a que faire d'une telle couverture. Mais cherchez donc



Costume en batiste prune garni de broderie écrie, de la gravure coloriée (vu de dos).
Modèle de madame Bréant-Castel.

à empêcher une mode qui a pour elle le luxe et la distinction du tissu, que, seules, les femmes d'une certaine position de fortune peuvent se permettre, qui les classe en femme de goût et leur donne grand air

pour peu qu'elles sachent s'en envelopper avec grâce ; mieux vaudrait chercher à se faire entendre d'un sourd. Il y a bien, croyons-nous, un peu de gloriole dans cette mode : se rouler dans un châle d'un millier de francs, ni plus ni moins que si c'était un simple plaid, est un plaisir de grand luxe ; nous finirons bien par le comprendre.

Nous ne voulons pas décrier le châle de l'Inde : au contraire, personne n'apprécie mieux que nous toutes ses qualités, et sitôt la saison des frimas revenue, vous nous verrez ouvrir une campagne en sa faveur ; alors il aura sa raison d'être porté, mais aujourd'hui, malgré sa transformation en mirifique cache-poussière, nous ne le trouvons pas de saison.

Il nous semble que l'on ne s'est jamais aussi serrée dans les jupes ; le tablier surtout est réduit par des fronces aux proportions les plus exigües. C'est une moitié de fourreau bien emprisonnante qui se complète d'une draperie-tunique également serrée, mais relevée en pouf ; ce rétrécissement du costume donne à l'allure de la femme l'aspect sautillant d'une jolie perdrix ; il est difficile, ainsi vêtue, de donner à sa démarche un peu de dignité.

On use toujours des dentelles, et avec profusion ; les plus simples costumes en sont couverts ; citons la dentelle milanaise, une sorte de point en relief qui marque un dessin chargé s'enlevant sur un réseau de Paris. C'est, sans contredit, la plus jolie nouveauté en fait d'imitation et qui rappelle les beaux points anciens. Parmi les déshabillés portés à la campagne et aux eaux, je cite celui-ci, en surah grenat et à microscopiques carreaux bruns, orange, grenat se fondant. La jupe est en taffetas grenat avec trois hauts plissés en surah à carreaux sur lesquels court, au-dessus de l'ourlet, une bande grenat. Petite polonaise en surah grenat très ajustée au dos, vague devant ; elle se croise, se ferme par deux rangs de boutons en corne travaillée et tombe droit, en s'arrêtant au dernier plissé. Derrière, un retroussé serré forme un pouf accentué, auquel se mêlent des coques à carreaux et des pans à moitié cachés par les plis du relevé. Un double col mobile, celui à carreaux s'enlevant sur le premier qui est en surah grenat, forme un peu aiguë sur les épaules, se ferme par deux pointes grenat nouées en coque ; à la manche demi-longue, des pointes-fichu à carreaux gracieusement chiffonnées.

Un autre déshabillé est en satinette bleu pâle. Une jupe ronde avec un plissé très large montant aux genoux ; trois rangs de piqure espacés de cinq centimètres le montent à la jupe. La petite redingote demi ajustée s'arrête au volant et se ferme par des boutons en nacre. Des devants rapportés s'enfuient de côté, s'arrêtent dans la couture du petit côté et jouent sur la petite redingote qui les dépasse de dix centimètres. Un ruché très fourni de dentelle milanaise autour de ces devants, ainsi qu'aux poches, placées en arrière, et au col rabattu. La manche ronde, à la religieuse, est rejetée en parement orné de dentelles et de nœuds en moire bleu pâle ; de l'encolure au bas une chute de longues coques.

Nous avons vu ce charmant déshabillé en foulard rose de bengale tout garni de ruches en tulle de Bruxelles.

Comme complément, des balayeuses composées de trois et quatre volants, ceux de dessous froncés pour faire froufrou et soutenir les plissés.

CORALIE L.

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

De M. A. Bonneville, chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, rue des Rosiers, 5 bis (au Marais).

L'extrême chaleur amène chez beaucoup de personnes des transpirations qui font tomber les cheveux, sans autre cause ; nous croyons donc utile de dire à nos lectrices que, pour en arrêter la chute, elles devront faire usage de la pommade et de l'eau vivifiques qui tonifieront le cuir chevelu. J'ai dit quelles étaient les qualités qui distinguent ces préparations de premier ordre : arrêter la chute des cheveux, les fortifier, leur donner de l'éclat, de la souplesse, ramener à leur couleur primitive les cheveux blanchis prématurément, les faire repousser aux places qui se sont dégarnies soit à la suite d'une maladie, soit par le poids des faux cheveux. Si les cheveux, trop malades pour être guéris, continuent à tomber pendant les premiers jours, après l'emploi de la pommade et de l'eau, il ne faut point s'en préoccuper, car en même temps d'autres cheveux repoussent en abondance. Nous ne saurions trop insister sur ce point important que ces préparations sont non-seulement inoffensives, mais extrêmement salutaires et recommandées par beaucoup de médecins, comme les meilleures dont on puisse faire usage. Les prix sont : pour la grande boîte, 8 fr. et 4 fr. pour la demi-boîte, 2 fr. le flacon, 1 fr. le demi-flacon. Sur chaque boîte exiger la marque déposée : les deux initiales de l'inventeur A B enlacées. Ecrire à l'adresse donnée.

HYGIÈNE — PARFUMERIE GUERLAIN

Rue de la Paix, 15.

Par les chaleurs tropicales que nous subissons, il faut recourir aux délicieux produits de la maison Guerlain pour rafraîchir le visage en tonifiant la peau. Aussi faire usage d'une eau de toilette au parfum frais et suave est de bonne hygiène. L'eau de Cédral, une spécialité de cette maison, est pour l'été la plus appréciée pour son agréable parfum rafraîchissant, elle donne absolument l'odeur du fruit frais. Quoique moins chère que la précédente, nous désignerons aussi l'Eau de Verveine, presque aussi fraîche que l'eau de Cédral. La crème de fraises reste toujours le plus délicat et le plus parfait des cold-cream, elle rafraîchit tout en tonifiant la peau. Le savon Sapoceti, par ses qualités adoucissantes, entretient la beauté des mains, on peut, en outre, faire usage, l'été, de la Pâte de velours qui est d'une excellente conservation, elle nettoie la peau aussi bien que le savon et l'adoucit. Les parfums à la mode pour le mouchoir sont : l'héliotrope blanc doux et frais, rose et œillet, un délicieux mélange qui donne un bouquet des plus suaves, puis l'Eau de Cologne Impériale russe, d'un parfum exquis, se conservant sans s'altérer, d'une limpidité parfaite, très appréciée pendant la chaleur. Quelques gouttes répandues dans l'appartement en rafraîchissent l'atmosphère. Pour les soins de la bouche, nous ne pouvons conseiller rien de mieux que l'alcoolat de Cochléaria et de cresson au quinquina, qui doit son succès à ses propriétés hygiéniques et à la saveur agréable qu'il laisse dans la bouche.

C. L.



4324

Falconer imp Paris

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Coiffures de M^{me} Bréant-Castel, 19, r. du 4 Septembre. Corsets de M^{me} Emma Guille, 11, avenue de l'Opéra.
Parfums de la M^{me} Guerlain, 15, r. de la Paix. Fil d'Alcove du Comptoir-Alsacien, 12, r. de la Ch^{se} d'Antin.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 49 et 51).

Costume en batiste prune de la gravure coloriée, vu de dos. — La tunique, carrée au bas, s'entoure d'une broderie, elle est cassée de plis et relevée d'un pouf peu accentué que surmonte un nœud en satin fait de deux longues coques accompagnées de pans.

Costume en foulard gris pintade. — Jupe ronde garnie de trois plissés, de quinze, onze et neuf centimètres de hauteur, rabattant l'un sur l'autre; le troisième termine la draperie qui recouvre la partie supérieure du tablier. La tunique, ouverte sur cette draperie, a des plis retenus dans une boucle de nacre; le bord de la basque du corsage vient se perdre dessous. Des plis réguliers la relèvent de côté, et d'autres chiffonnent un pouf qui s'agrafe sur la basque. Au corsage, un plastron plissé, froncé aux épaules et de chaque côté de la taille. Manche demi-longue terminée par

deux plissés, surmontés d'une draperie serrée dans une boucle, à la couture intérieure.

Costume en mousseline laine écrue, garni de surah écossais. — Jupe en satinette couverte d'un plissé de cinquante centimètres de hauteur avec bande écossaise courant au-dessus de l'ourlet, dépassé par un frisottant en satin grenat. La tunique bordée de surah écossais est divisée verticalement en trois larges bouillonnés par plusieurs rangs de fronce, et tombe derrière en plis étagés; le pouf s'assujettit sur la basque et dessous s'agrafe le côté de la draperie, laquelle passe sur celle de devant. Au corsage, un col revers écossais; un ornement froncé prend sous ce col et descend jusqu'au bas. A la manche ronde, un bracelet écossais.



Costume en foulard gris pintade.



Costume en mousseline laine écrue, garni de surah écossais.

De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4324

Costume en tussor écru garni de broderie en soie bleue et rouge. — Jupe ronde garnie de plissés avec une bande brodée bleue et rouge; deux plissés font le tour de la jupe, les suivants s'arrêtent de côté. Polonaise avec

taille froncée à la Vierge. Un ruban en satin écru est appliqué au bas de la taille, croise devant et se prolonge en deux longs pans; un groupe de plis relève les côtés et le pouf est piqué d'un flot de ruban. Broderie au contour,

à la manche ronde et en jabot. — Souliers en chevreau écu. — Bas de fil d'écosse, bleus. — Chapeau en paillasson garni de fleurs des champs. — Gants de Suède.

Costume en batiste prune et broderie sur batiste écu.
— Jupe garnie de plissés, le bord dépassant le dentelé de la bande brodée posée dessus. Polonoise Louis XV, froncée sous la poitrine et fuyante de côté, où elle se trouve retenue

par une coque en ruban avec long pan. Derrière, des coques, des pans en broderie et un pouf accentué. Ceinture attachée par une haute boucle en nacre irisée. Ruche en dentelle et jabot. Manche demi-longue terminée par deux volants de broderie. — Mitaines longues, en filet brodé. — Souliers en chevreau bleus. — Chapeau en paille, bord retourné et pouf de plumes prune. Revers de la toilette, p. 49.

CAUSERIE

Bien près d'Aix, et offrant avec cette élégante résidence thermale un frappant contraste, se trouvent les eaux de Challes.

On s'y rend par Chambéry, et je vous prie, chères lectrices, de faire halte dans l'ancienne capitale de la Savoie, bien qu'au premier aspect, elle n'ait rien d'attrayant pour les étrangers : figurez-vous une petite ville italienne avec cette éternelle rue à arcades, qui est comme un diminutif de la rue de Rivoli ; presque toutes les autres rues sont tortueuses et sales. Sauf quelques vitraux anciens et un assez beau baptistère de marbre, la cathédrale ne renferme pas grandes richesses, et le vieux château des ducs de Savoie n'est pittoresque et intéressant qu'à l'extérieur ; si nous y entrons, ce sera uniquement pour monter à la tour d'où l'on découvre une vue si variée sur la vallée fertile arrosée par la Laisse et l'Albane, puis au delà sur les sommets qui dérobent au regard la Grande Chartreuse d'un côté, de l'autre les abîmes de Myans, ce lieu sauvage où l'on sait qu'au XIII^e siècle une ville entière fut écrasée par l'écroulement d'une montagne. Le ciel est clair, on aperçoit distinctement la croix sur la cime du Nivolet, et dans le lointain, qui semble proche, les Alpes coiffées de neiges.

A droite, sur un coteau peu élevé, ce toit modeste qui apparaît parmi les arbres, nous représente les Charmettes, qui portent encore, incrustée dans un de leurs murs, la fameuse inscription attribuée à madame d'Epinay :

Réduit par Jean-Jacques habité,
Tu me rappelles son génie,
Sa solitude, sa fierté,
Et ses malheurs et sa folie.
A la gloire, à la vérité,
Il osa consacrer sa vie,
Et fut toujours persécuté
Ou par lui-même ou par l'envie.

Celle qui donna l'hospitalité à Rousseau dans cette maison conservée presque exactement telle qu'elle était alors, et dont le jardin est toujours renommé pour la beauté de ses fleurs, madame de Warens, repose dans l'église de Lémenc. Les cicéroni vous la nomment avec le grammairien Vaugelas, et l'historien Saint-Réal, et les frères de Maistre que Chambéry s'honore d'avoir vu naître. Elle a aujourd'hui un air

de fête, cette ville noire et morne de Chambéry ; toutes ses murailles sont pavoisées, des guirlandes de lampions courent d'une fenêtre à l'autre, c'est le 14 juillet ; mais ici, cette fête n'a pas le même caractère qu'ailleurs ; on fête la France, bien plus que la République, la France à laquelle le peuple de Savoie, qui fait dater de l'annexion sa richesse et sa prospérité, se réjouit d'appartenir.

De même j'ai vu à Aix des baigneurs alsaciens célébrer, avec une émotion vraiment touchante et communicative, la fête nationale. Tous arboraient la cocarde tricolore, heureux de se déclarer ainsi Français malgré tout...

« Enfin, nous disait l'un d'eux, je peux donc aujourd'hui aimer mon pays, autrement qu'en silence et au fond de mon cœur. »

Il faut avouer que cette manière de comprendre l'anniversaire de la prise de la Bastille diffère un peu des bruyantes manifestations de Paris.

Mais nous ne nous proposons pas d'insister aujourd'hui sur le 14 juillet ni sur les mérites de Chambéry ; c'est vers Challes que nous nous dirigeons. Un de ces jolis paniers, surmonté d'une ombrelle, qui préserve du soleil sans rien cacher du paysage, nous conduira par un chemin enchanteur à ce lieu paisible où l'on respire avec délices, en sortant de la fournaise d'Aix. Les Alpes semblent tout le temps nous tenir compagnie ; leur chaîne aux lignes admirables se découpe blanche sur un ciel d'indigo, tandis qu'au premier plan, des pampres courent en festons d'un arbre à l'autre. Ici l'abondance la plus riante, là-bas les solitudes vierges ; rien ne peut rendre l'effet de cette neige entrevue à travers ces guirlandes, dignes de l'âge d'or qu'a chanté Virgile en nous montrant partout la vigne enlacée à l'ormeau. De l'autre côté du chemin, les montagnes nues couronnées de gigantesques murailles naturelles, font penser aux antiques cités arabes haut perchées comme des nids d'aigles inviolables et retranchées derrière leurs créneaux. Ça et là un village se blottit à l'ombre de ces parois, qui le menacent autant qu'elles le protègent ; humbles et petits comme la réalité, ils font l'effet d'un groupe de champignons au flanc d'une falaise. C'est de là que des cultivateurs laborieux donnent l'assaut aux rochers pour cultiver, avec l'unique secours de la pioche, le peu de terre qui les recouvre par places, et y

faire germer des moissons. Dans des anfractuosités, pour ainsi dire inaccessibles, le blé mûrit : ses flots d'or ondoient au soleil; que d'efforts d'industrie patiente pour arriver à un tel résultat! Comme il faut admirer le paysan dans ces régions où il livre si bravement le combat pour la vie aux forces titaniques de la nature!

Les châteaux sont rares; peu de noblesse ici, peu de grandes fortunes surtout. Nous remarquons pourtant une façade percée d'étroites fenêtres et flanquée de vieilles tours qui tient à la fois de la forteresse et de la ferme.

Malheureusement la promenade est trop courte, une demi-heure peut-être. Nous apercevons déjà le couvert de beaux arbres qui précède le château de Challes transformé en hôtellerie, mais qui a toujours assez grand air sous les festons de vigne vierge qui s'accrochent à ses murs. Une terrasse le précède bordée de grenadiers, d'arbustes en fleur de toute sorte, qui répandent un parfum enivrant. Du haut de cette terrasse on voit dans toute sa beauté le Granier, que Châteaubriand comparait aux montagnes de la Grèce et qui dessine ici un arc de la plus admirable pureté;

c'est une de ces vues non-seulement belles, mais attachantes, auxquelles il devient de plus en plus impossible de s'arracher à mesure que l'on prolonge le charme de la contemplation.

Et maintenant, égarons-nous sous les ombrages touffus du parc qui conduit à l'établissement des bains, tout neuf et très coquet, mais où l'on respire une odeur hépatique assez nauséabonde. Une petite fontaine laisse couler l'eau froide et claire, du reste, à laquelle tant de malades ont dû de recouvrer leurs forces épuisées; l'anémie, ce fléau de notre temps, est combattu très efficacement par les eaux de Challes; aussi verrons-nous surtout à l'établissement des jeunes femmes et des enfants souffreteux. Sans doute les promenades faciles et tentatrices, dans un paysage ravissant auquel ne manque pas la fraîcheur inconnue à Aix, contribuent à fortifier tous ces êtres frêles et lymphatiques. Quoi qu'il en soit, les guérisons d'un mal invétéré contre lequel il y a bien peu de remèdes, sont nombreuses dans cette calme oasis savoisienne, si bien oubliée par la réclame, qu'elle était presque inconnue il n'y a que peu d'années encore.

T. B.

MÈRE ET FILS

Ils avaient supporté le poids de la journée,
Déchirant leurs pieds nus aux ronces du chemin,
Et revenaient chargés de la gerbe glanée,
Marchant avec lenteur et la main dans la main.

L'Angelus qui tintait, à l'âme de la mère,
Avec son chant béni faisait monter l'espoir;
Mais au front de l'enfant, une pensée amère
Avait mêlé son ombre avec l'ombre du soir...

« Mère, dit-il enfin levant sa blonde tête,
» Si, tous, du même Dieu nous sommes les enfants,
» Pourquoi fait-il aux uns de la vie une fête,
» Quand d'autres, au malheur, sont voués palpitants?

» En son riche manoir, souverain de la plaine,
» Notre jeune seigneur grandit dans les plaisirs;
» Ses jours ont des fils d'or et pas un fil de laine!
» Dieu prévient et remplit chacun de ses désirs.

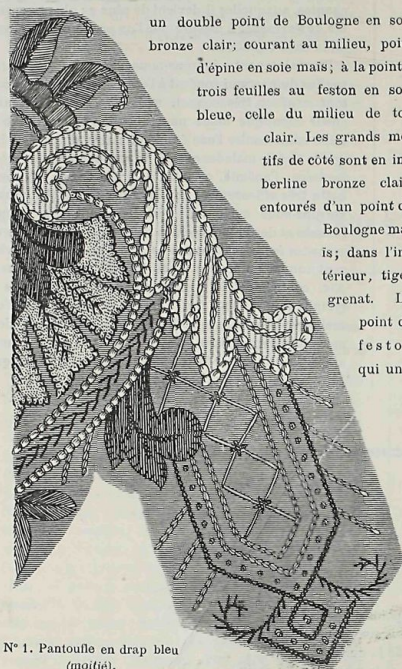
» Et nous, le corps penché sur notre tâche aride,
» Nous mangeons le pain noir qu'arrosent nos sueurs;
» Notre chaumière est nue et notre foyer vide;
» Dieu, pour lot, nous donna la misère et les pleurs!

— Oh! dit-elle, Dieu fait les parts moins inégales :
Il enleva sa mère à l'enfant du château !..

— Orphelin?... Orphelin! Ah! ses pompes royales
Ne me tenteront plus!.. Mon sort est le plus beau.

aux

MÉLANIE BOUROTTE.



N° 1. Pantoufle en drap bleu (moitié).
De mademoiselle Lecker, rue de Rohan, 3.

Nos 1 et 2. Pantoufle en couil gris ou en drap, ornée d'appliques en peluche et de broderie.

N° 1. Dessus de la pantoufle.

N° 2. Quartier. Dessus de la pantoufle; coquille faite de peluche vieil or, appliquée par un point de feston bronze clair et brodée de tiges en soie bleu pâle de deux tons; le centre de la coquille en peluche grenat ainsi que les deux motifs du bas se brodent sur la soie rose pâle. La coquille est fermée par s'hon.



N° 6. Paravent en tapisserie.
De madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.



N° 3. Chapeau en paille loutre.
De madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

les motifs en imberline se fait en soie vieil or foncé; au-dessus, quatre palmes au point de feston en soie bleu moyen, bleu pâle pour celles du milieu. Le dessin des côtés se brode au point de chaînette, premier encadrement grenat. Les deux autres, mais; losanges bleus avec point de croix bronze. Points noués bronze, ainsi que les tiges. Quartier: applique en peluche grenat surmontée de feuilles brodées en soie bleue, les trois du milieu de ton clair encadrées d'un double point de chaînette avec points noués mais. Les motifs des côtés en imberline, même broderie que celle du dessous. On peut broder cette pantoufle sur du drap bronze. La paire de pantoufle échantillonnée avec les fournitures sur drap bleu: 15 fr.

Nos 3 et 4. Chapeaux pour costume de plage.

N° 3. Paille loutre, dessous bouillonné de gaze. Nœud en satin avec dentelle plissée et touffe de roses de côté.

N° 4. Paille loutre, dessous de velours grenat; barbe en dentelle espagnole crème, drapée dessus avec grappes de groseilles et feuillage sur le côté.

N° 5. Fichu en tulle espagnol blanc. — Le contour formé d'écaillés festonnées ou garnies d'un point. Le fichu se taille dans un fond de tulle des deux pèlerines ra-



N° 5. Fichu en tulle espagnol.



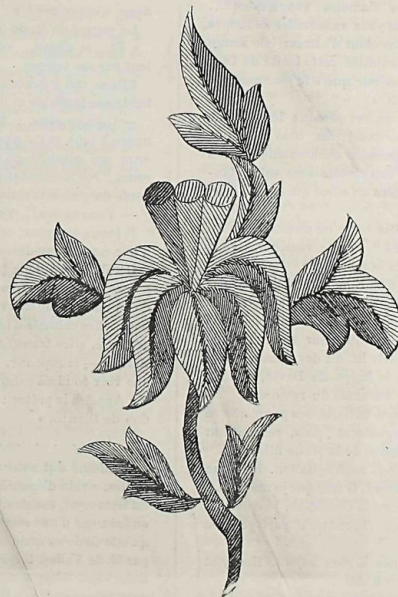
N° 7. Panier en osier orné d'une draperie en tulle brodé.
De madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.



N° 4. Chapeau en paille jaune.
De madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

battues; les pans croisés simplement, ont les extrémités froncées attachées par un nœud en ruban de moire qui pose sur le pouf du costume. Une branche de fleurs piquée de côté. Ce fichu se fait aussi en tulle noir.

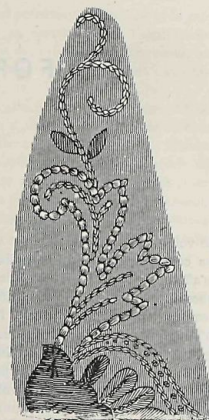
N° 6. Paravent en tapisserie découpée, appliquée sur peluche Van-Dyck. — Hauteur du paravent, 96 centimètres. Montage, doublure, clous dorés, par feuilles, 35 fr. Tapisserie échantillonnée avec fournitures, 32 fr. par feuille; peluche et ganse pour entourer, 15 fr. par feuille. Le paravent fait, 375 fr. On peut faire une tapisserie sur grosse peluche, à l'aide du canevas, dont on tirerait les fils. Le modèle donné est en tapisserie, découpée au contour,



N° 8. Bouquet à broder sur la draperie du panier.

et appliquée sur peluche par un point de Boulogne.

N° 7 et 8. Panier en osier rustique pour ouvrage, cueillette de fleurs ou de fruits. — Panier, 1 fr. 75 c. Deux panneaux en satin bleu, l'un brodé, l'autre dessiné, avec les fournitures, 15 fr. Montage, doublure en soie, 9 fr. Le panier fait, 28 fr.



N° 2. Quartier de la pantoufle (moitié).

N° 7, croquis du panier.

N° 8. Bouquet à broder sur les panneaux du panier. Impériale en soie havane rose de trois tons, du foncé ou très clair; nervure grenat. Tige bois, feuilles vert réséda trois tons et vert chaud. Pastilles bronze de deux tons moyens.

Ouvrages de fantaisie:

Pantoufle, de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan. — Paravent et panier en osier, de madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

Nous prions nos lectrices d'écrire directement, pour ces travaux, aux adresses données.

LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

(SUITE ET FIN)

XXIV

Le voilà seul avec Géraldine et une sœur de charité dans cet appartement devenu silencieux et désert... Il s'affaiblit chaque jour, en proie à des crises périodiques dont l'intensité le tue, et dont le spectacle brise à demi la jeune fille délicate qui lui a voué ses soins.

Il s'affaiblit, on pourrait presque compter ses heures, et il reste muet quand on lui parle des secours qui calment, qui fortifient, qui purifient notre âme : il a, jusqu'à ce jour, refusé de voir un prêtre...

Et la nuit revient, une belle nuit de juillet, paisible, étoilée, dont la tranquillité semble baigner la chambre endormie... Qui penserait qu'une telle nuit amène dans ses ombres si calmes d'indicibles terreurs, des figures grimaçantes, des flammes vengeresses?... La sœur, qui veille, sent ses yeux se mouiller de larmes en contemplant ce ciel étincelant d'astres; elle songe avec extase combien est sublime cette bonté de Dieu cette immensité, cette grandeur que « le jour annonce au jour, et la nuit à la nuit. »

Mais un cri effroyable, un cri presque démoniaque la fait tressaillir. Le moribond, les bras étendus, semble repousser une agression surhumaine: de ses lèvres desséchées sortent des paroles sans suite, tandis que ses regards peignent un effroi qui glace l'âme, rien qu'à le contempler.

« Mon Dieu! murmure la sœur en pleurant, ne lui donnerez-vous pas la paix?... Ne le ramèneriez-vous pas, quand il est si près de la mort!... »

Géraldine est accourue... Elle entend les paroles mystérieuses qu'il laisse échapper... Peut-être les comprend-elle... Elle prend ce corps décharné dans ses bras; elle met un baiser filial sur ce front couvert d'une sueur glacée, elle lui dit des choses ineffables, et sa voix, comme la harpe de David, éloigne pour un moment l'ombre acharnée du remords.

Le regard du malade perd sa fixité, ses paupières se détendent, il respire longuement, puis, rencontrant les yeux pleins de compassion de la jeune fille :

« L'heure est venue, dit-il sans agitation, bien que d'un accent légèrement altéré. Il faut que je me hâte... Je veux faire mon testament... Géraldine, je dois parler à Henry... Il faut... oui, il faut qu'il partage avec vous sa fortune !

— Ne vous troublez pas à mon sujet... Henry et Louisa penseront toujours à moi...

— Non... non... Il ne faut pas que ma fille sache... ni lui ! S'il savait que sa femme est la fille... la fille d'un... »

Et ses yeux redevenaient hagards. Il passa la main sur son front.

— Que voulais-je faire? Je ne sais plus! Oui, ah! oui, je l'ai promis à Géraldine... Pas vous, l'autre...

Celle qui m'a effrayé tout à l'heure... Allumez d'autres bougies... Baissez ce rideau... Et prenez ma main, serrez-la, qu'elle ne me touche plus de ses doigts glacés... Je vais faire mon testament. Ah! oui, je me rappelle, maintenant! Vous m'avez bien soigné, et je vous laisserai une part de ma fortune. Louisa en sera heureuse.

— Je ne veux rien de votre fortune... Calmez-vous, cher Monsieur. Si vous voulez reconnaître mes soins et me rendre bien heureuse, laissez-moi vous amener un ami dont la visite vous rendra la paix.

— La paix! Ne faut-il pas réparer ses fautes?... Il le dira aussi, votre prêtre! Géraldine, donnez-moi de quoi écrire! Si vous ne voulez pas que je sois damné, prenez l'argent que je vous offre!

— Moi! non, je le refuse, et vous céderez à mon désir, n'est-ce pas? »

Le regard de M. de Valles se dilata encore une fois.

« Et... si c'était... votre droit? dit-il, la sueur perlant sur ses tempes.

Elle se mit à genoux, prit sa main, et dit avec une tendresse ineffable :

— Calmez-vous... Même si c'est mon droit, je renonce à tout, et j'ai pardonné depuis longtemps à tous ceux qui auraient pu me faire tort. Henry est heureux... Ne demandez plus maintenant que la miséricorde du ciel, elle vous est offerte, elle vient à vous.

— Vous saviez!.. Vous m'avez pardonné!.. »

Il ferma les yeux, comme accablé d'une surprise et d'une émotion au-dessus de ses pauvres forces.

Géraldine vit deux larmes filtrer à travers ces paupières brûlantes, et ces larmes étaient comme la goutte d'eau que le mauvais riche implorait en vain d'Abraham; elles calmaient le feu dévorant qui avait consumé cette vie, elles transformaient en repentir ce remords stérile : — le repentir, c'est le remords fécond. Puis, une voix soudain calmée se fit entendre :

« Appelez le prêtre : vous m'avez fait croire au pardon de Dieu!... »

Géraldine dut entendre une pénible histoire. M. de Valles, avide d'épanchement et d'expiation, lui parla du testament, soustrait par André, et livré par celui-ci en échange d'une somme considérable, après le refus qu'elle fit de sa main au jeune régisseur, puis, détruit par M. de Valles. Il lui peignit ses remords, ses hésitations, son désir tardif d'expier en partie son crime en mariant sa fille à Henry. Il était, maintenant, soulagé d'un tel poids, que nul aveu ne devait lui coûter pour rendre une justice complète à ceux qu'il avait frustrés.

« Ne dites rien à Henry, c'est moi qui vous en conjure! dit enfin la jeune fille, relevant la tête. Vous avez arrangé les affaires de manière qu'il soit maître

de la fortune de sa femme; voulez-vous détruire à jamais leur bonheur, en leur ouvrant les yeux sur votre faute? Ma tante, je le sais, n'avait pas oublié les pauvres... Payez cette dette, comme vous avez payé celle des vieux serviteurs... Moi, je vous remets la mienne. »

Le mourant secoua la tête.

« Je dois tout dire à Henry; rappelez-les, dit-il. Qu'importe qu'il me méprise? Peut-être... (et sa voix trembla) peut-être pourra-t-il cacher à ma fille que son père était un... voleur! Et justice vous sera faite, Géraldine... Je n'ai pas osé le lire en entier, ce testament qui me brûlait les doigts, j'ai vu seulement que Valvert et ce qui l'entoure devait être à vous, et le reste à votre frère... Et je l'ai jeté au feu... Ah! quel souvenir!... Si ma Louisa pouvait tout ignorer!... Oui, oui, c'est possible si Henry le veut, elle ne sait rien aux affaires!... »

Henry et Louisa furent rappelés. Mais le père humilié n'eut pas le temps de faire l'aveu qu'il avait résolu de faire malgré les prières de Géraldine.

Après le pardon suprême, il tomba dans un sommeil paisible, sans rêves et sans visions; — ou peut-être retrouva-t-il les souvenirs innocents de son enfance, car un sourire vint à ses lèvres et y fut fixé par la mort...

Henry et Louisa s'agenouillèrent en pleurant près de cette dépouille paisible, et Géraldine, pleine de la confiance que Dieu avait accueilli ce repentir tardif et cette bonne volonté suprême, remercia le ciel du fond de son âme dévouée : le secret était à jamais enseveli dans un cœur fidèle... Henry ne saurait jamais qu'une tache avait sali l'honneur de celui dont il avait épousé la fille et dont le sang coulerait dans les veines de ses enfants, et Louisa ne connaîtrait point la faute de son père..

XXV

Valvert est de nouveau habité... De nouveau, Géraldine promène son regard doux et pensif sur les pelouses ondoyantes, sur les allées bordées de fleurs, sur les grands arbres qui servent de fond à ce riant tableau...

Elle entend les voix joyeuses des vieux domestiques, elle voit passer lentement devant elle Henry et sa femme, penchés l'un vers l'autre, et sa main distraite tient encore le vêtement mignon qu'elle cousait tout à l'heure pour l'enfant qu'ils attendent...

Oui, Valvert est rendu à la vie. Les amis d'autrefois en ont repris le chemin, et à leur tête M. Bardier qui, son œil perçant attaché sur Géraldine, essaie en vain de pénétrer le secret qu'il soupçonne, mais que cache à jamais la sérénité de la jeune fille. Elle a seulement fait appel à ses souvenirs, à lui qui avait lu le testament de sa cousine, pour savoir comment remplir ses intentions charitables.

Les pauvres aussi, les souffrants, les petits sont revenus... Les traditions d'autrefois sont renouées. Henry

et Louisa n'habiteront point toujours Valvert : le jeune capitaine aime trop sa carrière pour l'abandonner, mais ils y reviendront souvent, ce sera leur oasis, leur lieu préféré, le home auquel ils aspireront dans leur vie nomade.

Géraldine voudrait, elle, y demeurer toujours. Autour d'elle flotte le souvenir plein de douceur de la chère vieille cousine qu'elle ne saurait oublier... Chaque chambre, chaque meuble même semble garder son reflet. Géraldine pense quelquefois qu'elle lui sourit d'en haut... Ses vœux suprêmes n'ont point été accomplis : la jeune fille n'est point châtelaine de Valvert. Mais de ce monde d'où l'on voit autrement les choses de la terre, ne doit-elle pas approuver Géraldine, et trouver sa part la meilleure?

La jeune fille rêve toujours, et un soupir, léger comme un souffle, s'échappe de son cœur...

N'est-elle pas heureuse de prendre au foyer de son frère la place qu'il lui fait si grande? Entrevoit-elle un avenir plus joyeux? Le titre d'épouse lui-t-il devant ses yeux avec un doux rayonnement? Non, aucun rêve ne l'a jamais occupée pour elle-même... Et ce n'est pas davantage l'égoïste regret de ne pas posséder le domaine qui devait lui appartenir... Ce n'est pas le sentiment mesquin de la dépendance.

Mais l'idée d'une vie de charité a lui une fois devant elle. La nuit où, sa cousine morte, elle songea qu'elle était riche, elle fit un sacrifice à la fois silencieux et enthousiaste de sa richesse, et se promit de recueillir à Valvert les malades auxquels elle voulait dévouer son temps et ses forces.

Le sacrifice est fait. Elle a tout abandonné, non pour les pauvres, mais pour sauver l'honneur et le bonheur intime de son frère et de sa sœur, pour protéger la mémoire de l'homme qui lui avait fait du mal. Elle ne possède plus rien : la dot même qu'elle a reçue des mains affectueuses de son frère et de sa sœur, elle l'a secrètement distribuée aux indigents pour payer la dette du mort. Mais les joies sublimes qu'elle avait espérées dans la vieillesse, elle les ne goûtera point : elle n'a plus que son temps à prodiguer — son temps, ses forces, son cœur...

Cependant, une pensée soudaine a fait rayonner son front. Elle oubliait ces labeurs entrepris jadis pour aplanir la voie à son frère, ces travaux qui, couronnés d'un succès presque étrange en ce temps réaliste, lui assurent la douce indépendance et les bonheurs de la charité, cette unique passion de sa vie.

Alors, ses mains se joignant silencieusement, Géraldine décide de son avenir : elle se partagera entre le soin des enfants d'Henry, le travail et les pauvres...

Et savez-vous quelle récompense elle ambitionne, ce qu'elle implore d'un cœur attendri? Elle demande le repentir pour un malheureux qui court le monde, chargé du poids d'un crime, pour le déclassé dont l'amour des richesses a fait un infâme, et qui mourra peut-être un jour sur quelque lit d'hôpital, entre les bras de celle qu'a dépouillée sa basse vengeance.

M. MARYAN.

FIN

FLEURETTE

Le Crottoy est un petit village de la Normandie où la mer est bleue et la plage ensoleillée. On y voit de jolies matelotes, c'est le nom qu'on donne aux femmes des pêcheurs, on y boit du bon cidre frais et mousseux et l'on y entend des légendes charmantes dans leur simplicité, qui les fera toujours jeunes et toujours écoutées avec plaisir.

C'est pour cela que je veux vous en répéter une. Je dis répéter, car on me l'a racontée à moi-même, le mois passé, un soir que la mer chantait doucement aux pieds des falaises.

C'était en Décembre. Il faisait un froid de loup, la plage était déserte et triste. Le soleil s'était caché et le sable, qui, les jours précédents étincelait jaune comme de l'or, avait pris les teintes grisâtres du ciel.

La mer qui se heurtait aux rochers avait des hurlements sinistres, et chacun s'était enfermé chez soi, tremblant devant ce spectacle désolé, comme l'hirondelle devant l'hiver.

Or, il était une cabane, située là-bas, au pied de la grande falaise qui la garantissait des vents trop violents, et que les flots, au moment de la marée haute, atteignaient quelquefois.

L'été, cette cabane, avec son toit de chaume sur lequel de petites fleurs s'épanouissaient, on ne sait trop comment, avec ses deux fenêtres entourées de volubilis, avait des airs coquets et réjouis, et l'on se prenait à rêver devant cette pauvreté joyeuse qui avait l'air de rire au soleil.

L'hiver c'était autre chose. La fleur épanouie sur le toit languissait, s'étiolait et mourait; les volubilis disparaissaient un à un, et lorsque l'écume blanche de l'océan venait bondir à ses pieds, la cabane ressemblait de loin, adossée qu'elle était à la falaise, à l'une de ses roches grises.

Cependant, une chose égayait encore cette solitude il y a quelques années. Cette chose, c'était un éclat de rire qui sortait tout à coup de la croisée entr'ouverte, comme un oiseau de son nid; c'était une chanson, dont le refrain s'envolait, c'était une jeune fille, presque une enfant, c'était Fleurette!

Fleurette avait quinze ans. On ne la voyait jamais l'été. Je ne sais pourquoi, mais dès que le froid arrivait, que le soleil s'éclipsait et que le ciel, comme un bourgeois prudent, changeait à l'approche des frimas son manteau bleu rayonnant contre un manteau noir, Fleurette arrivait!

Peut-être descendait-elle de la sphère étoilée qui étincelle le soir, et avait-elle pris pour elle tout ce qu'il y avait de joyeux et de charmant dans le ciel avant qu'il devînt sombre. Bien certainement elle lui avait dérobé un rayon de soleil pour ses cheveux, un coin d'azur pour ses larges prunelles et, pour son teint, les roses qui fleurissent là-haut.

Donc, l'enfant était une partie du printemps et les hôtes de la cabane, deux bons vieux, ne se plaignaient pas quand Fleurette arrivait.

Elle était belle comme les anges et pure comme eux. Elle ne connaissait rien du monde, rien de la vie. Les filles du pays étaient jalouses d'elle et je le comprends.

Quand elle passait au milieu d'elles avec sa jupe rouge, son corselet de soie, et ses longs cheveux tressés, elles enviaient toutes sa beauté merveilleuse.

Or, un soir de décembre, voici ce qui arriva. L'enfant chantait comme de coutume auprès de lâtre en attendant l'heure du sommeil, et sa voix s'égrenait dans l'air comme les notes d'un rossignol. Les vieux dormaient dans leur fauteuil de paille et la petite chantait toujours.

Tout à coup elle s'arrêta et poussa un cri d'effroi, à la vue d'un homme qu'elle n'avait pas entendu entrer et qui se trouvait auprès d'elle.

C'était un matelot du Crottoy. Elle le connaissait bien, elle le voyait souvent, toujours en présence des deux vieux par exemple (qui fort heureusement ne dormaient pas sans cesse) même elle avait pour lui une grande affection, et dans le pays on disait qu'ils étaient fiancés.

Elle se remit donc vite de sa frayeur, mais resta étonnée, car jamais il n'était venu le soir, et jamais il n'avait pris de précautions pour entrer sans être entendu.

Elle questionna. Alors il lui prit la main, et l'entraînant dans un coin sombre de la chambre, il lui dit qu'il l'adorait, que jamais il n'avait pu le lui dire à cœur ouvert parce qu'il y avait toujours eu un tiers entre eux deux, qu'elle était jolie et qu'il était fou d'elle, de ses cheveux blonds, de ses grands yeux, bleus comme le ciel.

Il avait voulu la voir seule, avait guetté le moment favorable et en avait profité.

La mignonne ne sourcilla pas. Je l'ai dit, elle était pure comme les anges; ses yeux restèrent aussi limpides que deux étoiles à qui un fou ferait une déclaration. Mais l'homme ne l'entendait pas ainsi. Il eut voulu qu'elle lui répondît. Puisqu'il était son fiancé, ne pouvait-elle lui dire qu'elle aussi, elle l'aimait?

Mais non, elle ne disait rien. Elle l'écoutait sans se fâcher, mais elle ne comprenait pas, cela se voyait à son regard clair. Peut-être comprendrait-elle mieux s'il embrassait sa petite main qu'elle lui avait abandonnée. Alors il la porta à ses lèvres. Elle se recula vivement. Il eut peur qu'elle éveillât les vieillards, et l'attira brusquement à lui.

A ce moment, la flamme du foyer s'éleva plus haut avec des lueurs étranges...

Il avait embrassé sa main blanche, il voulut em-

brasser son front sur lequel jouaient les boucles de ses cheveux dorés. L'enfant était faible, il était fort. Elle ne lutta pas, à quoi bon? Elle laissa baiser ses cheveux couleur du soleil. Elle n'appela même pas les vieux que sa voix eût réveillés, mais un sourire singulier erra sur sa bouche.

Le matelot allait lui proposer de quitter la cabane et de le suivre quand tout-à-coupil se prit à trembler.

Les deux tresses blondes de la jeune fille prirent des formes bizarres et se teintèrent de nuances indéfinies; ses joues, fraîches comme des églantines au printemps, ses yeux ensoleillés semblèrent, comme les tresses, subir une curieuse métamorphose.

Son corps svelte, sa taille souple, qu'il soutenait de son bras, s'amincit comme une tige, et quand le matelot, se croyant le jouet d'une hallucination, voulut serrer plus fort contre sa poitrine, sa douce fiancée, ce n'était plus une femme, c'était une fleur!

Eperdu, il poussa un grand cri et se sauva.

Ce cri réveilla les deux vieillards. Ils regardèrent, étonnés, autour d'eux, mais ils n'aperçurent plus que la fleurette aux pétales roses dont les parfums s'envolaient dans l'air, comme un instant avant s'envolait la chanson de la jeune fille.

JEAN BARAMY.

LOGOGRIPHE

Si j'ai quelque savoir, si je parle latin,
— Si je possède un lit et des vases d'étain,
— Si j'ai du lait, — de l'ail, dans mon petit domaine,
— Si je sais travailler et la laine et le lin,
Il n'y a pas vraiment de quoi me rendre vaine;
Et, chez nous, ce n'est pas avec ces éléments
Que déesse Fortune enrichit ses amants :
Avec plus de succès je ferai quelque affaire
En allant visiter une plage étrangère.

L'Afrique m'attire d'abord ;
— Et, côtoyant l'Etna, j'y parviens à bon port :
— Je remonte le Nil jusqu'en Abyssinie :
Là, j'aurais bien voulu fonder ma colonie,
Car ce sol est fécond, — ce qui me répugna
C'est que dans ce pays tous ont le ténia ;
Et je n'échappai pas à l'affreux parasite
Le remède est placé tout à côté du mal :
A l'aide du Kosso l'on s'en affranchit vite.
— Je me dirige ensuite aux côtés du Natal
— Là, dans quelque bazar installant mon étal,
Je m'établis pendant les jours de foire,
Échangeant mes produits contre l'or et l'ivoire ;
— Et puis me confiant à l'aile du vapeur,
Sur l'Océan Indien je m'élance sans peur
En me dirigeant vers l'Asie.
— Une île de corail s'offre en la Malaisie :
— Un berceau de liane est là mon seul abri ;
Aux flexibles rameaux perche le colibri :
— Et, me barricadant à l'aide d'une claie,
— En guise de hamac, j'y suspends une taie.

De la Chine, où j'ai récolté
Ample provision de thé,
— J'arrive à la Léna, suivant la caravane ;
A retourner en France alors je me condamne :
— Je reviens promptement, en passant par Jéna,
Rapportant des trésors à doter un Sénat ;
Ceux qui me dédaignaient, maintenant me caressent ;
— Pour former un lien avec moi tous s'empressent :
J'ai mille qualités, — j'ai presque du talent...
— Mais je sais qu'en penser, je retiens mon élan ;
Et fuyant de flatteurs cette foule importune,
A de plus nobles fins j'emploierai ma fortune.



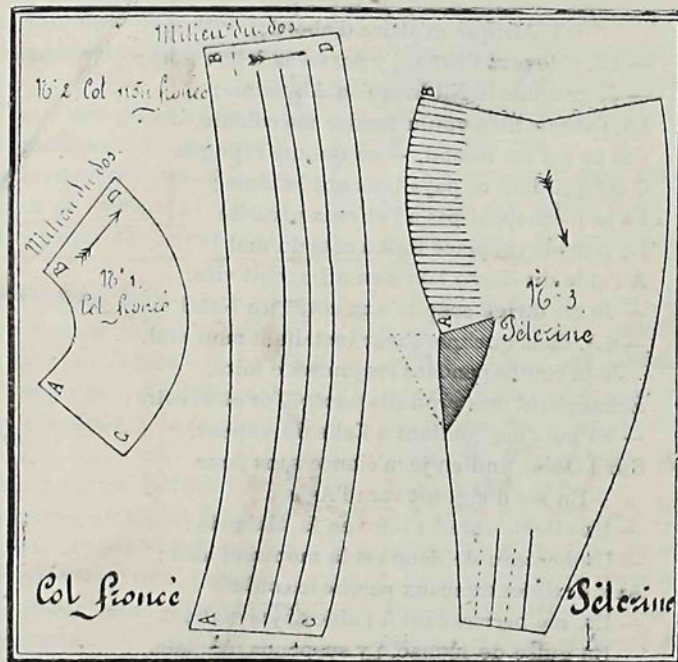
Col froncé assorti au costume (patron découpé).



Pèlerine froncée à revers assorti au costume (patron découpé).

Explications des patrons découpés.

Col froncé.—Le n° 1 donne le patron du col réduit par les fronces, et le n° 2, le patron du col non froncé, les deux donnés par moitié. On taillera deux fois le patron n° 2, si l'étoffe est légère, pour que le col soit plus ferme, et une fois si l'étoffe est en lainage épais. Réunir les deux cols par un point devant, les retourner l'un sur l'autre en sens inverse pour que la couture se trouve dans l'intérieur, couture qui fournira le premier rang de fronces, faire un point devant tous les quinze millimètres et froncer l'étoffe. Le col froncé, on appliquera dessus le patron n° 1 qui représente la forme



Détails des patrons découpés.

réelle du col, mettre un rouleauté ou une petite dentelle au contour.

Pèlerine-fichu pour jeune femme.— Il faudra augmenter ce patron au milieu du dos de quelques centimètres pour une personne un peu large des épaules. Froncer l'encolure de A à B pour la réduire à douze centimètres. Faire 5 rangs de fronces espacés de deux centimètres. L'encolure est un peu ouverte et se rabat en petit revers Directoire. Former trois plis à chaque extrémité de la pèlerine-fichu, croiser les pointes et

mettre un flot de coques à celle qui passe dessus. On garnit le contour d'un biais dépassant ou d'une dentelle.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4324, et deux patrons découpés : Col froncé. — Pèlerine-fichu assortie à l'étoffe du costume.